

Destins de chasseurs/ cueilleurs (3). Les Bushmen. Mythe et histoire.

Pour la situation actuelle des bushmen au Boswana, cliquer sur [SURVIVAL](#).



« On sait que les Bushmen, comme les Hottentots vivaient dans l'Afrique du Sud longtemps avant la venue des Bantous. Il fut un temps où le pays tout entier était à eux, les rives des fleuves et les pâturages, les collines et les vallées où croissent les cèdres, du Cap à la Rhodésie, d'Angola au Mozambique. Mais lorsque déferlèrent les premières vagues des migrations bantoues .lorsque le peuple bantou avec son courage, sa grande taille, ses chefs de tribu, ses rois, ses médecins sorciers, ses lances de métal et ses haches, ses boucliers et ses massues descendit de l'Afrique Centrale en poussant devant lui ses grands troupeaux de bœufs, les Bushmen lui cédèrent la place après quelques combats, parce que les nouveaux venus étaient les plus forts ; la plupart des Bushmen furent tués, d'autres réduits en esclavage ou repoussés toujours, toujours plus loin, là où ni Bantous, ni bétail ne pouvaient vivre. Les Bushmen sont robustes et résistants, tout en nerfs et en muscles, sans un gramme de chair inutile ; ils savent endurer la faim et la soif, fouiller entre des racines d'herbe pour y trouver une plante comestible, chasser l'antilope qu'ils atteignent de leurs flèches. La bête peut mettre quatre jours à mourir,

cependant qu'ils parcourent à sa suite des centaines de kilomètres, si la flèche n'a pas été bien placée.

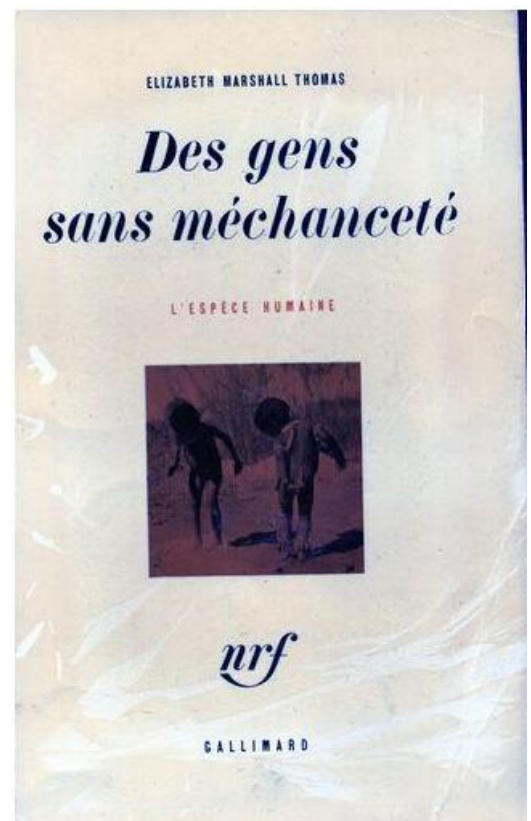
Les Bushmen sont d'extraordinaires observateurs ; ils suivent à la piste l'antilope blessée à travers le terrain le plus difficile, reconnaissent ses traces entre toutes, fussent-elles mêlées à

celles qu'auraient laissées d'autres bêtes du même troupeau ; s'ils s'abusent entre les foulées, ils retrouvent la bonne, savent, à des marques individuelles, reconnaître leur antilope, parmi toutes les autres. Même un enfant sait distinguer dans le veld les traces du pied de sa mère ; il discerne immédiatement le chaume sec le plus ténu qui, dans l'herbe, surmonte la racine qu'il pourra manger, aperçoit le scorpion caché dans la poussière, l'évite et saute. Ainsi les Bushmen vivent et se perpétuent dans les lieux les plus défavorables ; ils survivent dans les marais infestés de moustiques où croît le papyrus de la rivière Okovango, fumeuse comme la jungle et dangereuse comme elle, avec ses serpents et ses fièvres ; c'est là que vivent les Bushmen du Fleuve, les seuls qui aient de l'eau à satiété, ils survivent aussi dans les vastes steppes au centre du Bechuanaland ; c'est le territoire des Bushmen Griquas, ceux qui, pendant neuf mois de sécheresse ne disposent pas d'une goutte d'eau et s'en passent... » .ELISABETH MARSHALL THOMAS.DES GENS SANS MECHANCETES.GALLIMARD.

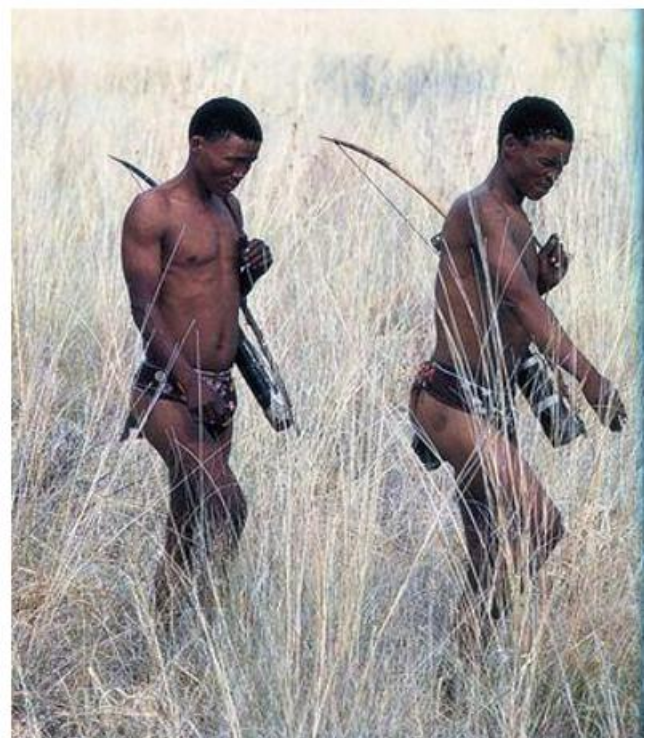


une vie paisible faite de chasses et de collectes dans le désert du Kalahari. Un habitant du village décide alors d'aller jusqu'aux confins du monde pour y jeter la bouteille responsable de leurs maux. À mesure qu'il découvre en candides la Civilisation, toutes sortes de mésaventures lui arrive, dont il se sort grâce à son ingéniosité et, surtout, son sens de l'humour. Il s'agit ici bien sûr, **du film de JAMIE UYS, LES DIEUX SONT TOMBES SUR LA TETE.** À travers ce scénario, le public français, rencontre un peuple attachant, pacifique et égalitaire qui vit en harmonie avec la nature, témoin d'un Âge de pierre qui évoque un Âge d'or. Il était donc une fois un Bushman ingénu et ingénieux confronté à la modernité du monde occidental. Tel est le beau mythe que l'on offre au public de celui-ci. (Il est résumé aussi en quelque sorte dans le texte qui introduit mon article, tiré **des « Gens Sans Méchancetés », une des rares études anthropologiques sur les Bushmen traduites en français.)**

Pourtant il est important de savoir déjà que la réalité du tournage était tout autre : on était au temps de l'apartheid dans un coin (Bushmanland) de Namibie sous protectorat



En Afrique australe, vivent en effet des groupes autrefois appelés Bochimans en français, en anglais Bushmen, terme qui s'est généralisé ; ils sont quelques dizaines de milliers, principalement au Botswana et en Namibie, mais aussi dans les pays avoisinants (Angola, Zambie, Zimbabwe, Afrique du Sud). Un jour une bouteille de Coca-Cola tombe au beau milieu d'un village bushman, crée la surprise, provoque la discorde et trouble



sud-africain. Les JUL/HOAN, acteurs du film, étaient en fait des auxiliaires bushmen de l'armée sud-africaine, embauchés comme pisteurs pour lutter contre le mouvement indépendantiste SVAPO (lequel figure dans le film sous l'aspect des « méchants preneurs d'otages »). Pendant que leurs femmes servaient de domestiques aux blancs. Dans le

Bushmanland, l'alcoolisme entraînait misère et violence.



« Longtemps les Bushmen ont été considérés comme des gens sans histoire, ou plus exactement au-delà de l'histoire, qui, isolés au cœur du Kalahari, reproduisent depuis un temps immémorial les mêmes gestes, les mêmes rites, les mêmes mythes (Lévi-Strauss 1962). Mise en place dès le XVIII^e siècle par les premiers explorateurs, cette image des Bushmen comme peuple relique d'une préhistoire où l'on vit en harmonie avec la nature est celle-là même que les médias et l'industrie du tourisme reproduisent encore aujourd'hui. Il n'est pas rare de voir les Bushmen représentés par un visage de vieillard, comme pour signifier un peuple ancien, « premier », sans âge, c'est-à-dire atemporel. De l'âge des

individus à l'âge de la population, nous sommes nombreux à faire le pas, y compris certains scientifiques qui considèrent qu'une société organisée sur les seuls rapports de parenté n'accorderait pas d'importance à la question de l'âge. L'hypothèse est pour le moins hasardeuse, et même dangereuse : les Bushmen ignoreraient tout du temps. ». (C'est moi qui souligne ici). DU MYTHE A L'HISTOIRE.IN. LES BUSHMEN DANS L'HISTOIRE.ED CNRS



Des documentaires télévisés et des reportages photographiques, contribuent à réinventer perpétuellement le « primitif » dont se nourrit l'idée d'une « civilisation » occidentale. Le Bushman « authentique » doit pour être à la hauteur de sa réputation, se comporter en véritable chasseur-collecteur (terme plus approprié que

chasseur cueilleur trop passif, alors que la collecte met en œuvre de nombreuses techniques) et renouveler par ses gestes immémoriaux, le contrat qui l'unit à une nature bienveillante. Comme les Dogons, comme les Peuls les Bushmen auraient une « essence » et perdraient leur identité, s'ils ne ressemblaient aux moulages des musées ou aux récits des explorateurs. Dès lors, un vrai Bushman chasse à l'arc et taille des outils de pierre, une vraie Bushman déterre inlassablement des racines dans le bush, comme ils l'ont toujours fait et comme leurs ancêtres l'ont fait depuis toujours avant eux. Immobiles dans la répétition, ils sont littéralement, comme leurs gestes et leurs outils, préhistoriques, et pourraient même, ces habitants des déserts d'Afrique australe, avoir un lien de parenté avec nos hommes préhistoriques à nous, ceux des cavernes de l'Europe. De là l'idée, commune bien que généralement tacite, que les Bushmen sont des fossiles vivants, des témoignages parvenus jusqu'à nous d'un mode de vie périmé, qu'ils vivent harmonieusement dans un environnement préservé mais toujours sous l'obscur menace d'un déséquilibre fatal causé par l'intrusion de la civilisation.



Loin de rompre avec le mythe, l'anthropologie l'a longtemps entretenu poussé par le « semi-fantasme » d'un monde pur, préservé où la recherche de L'ICI est en fait nostalgie de L'AVANT. De fait, la plupart des études anthropologiques ont porté sur les Bushmen subsistant principalement de la chasse et de la collecte et groupés en communautés isolées. On fabriqua là une image homogénéisée des Bushmen, une population, un peuple même, qui vivrait en harmonie avec la nature, constituant une « société d'abondance », pacifique et égalitaire. IL a existé pourtant et existe en fait des Bushmen qui pratiquent la pêche, l'agriculture ou l'élevage et vivent en étroite relation avec des groupes bantouphones, témoignant d'une organisation sociale faite de clans, de hiérarchies et de logiques d'accumulation, en totale contradiction avec l'idéologie.

La question d'une unité culturelle n'était pas discutée de manière critique, faisant du coup l'impasse sur les différences. La plupart des chercheurs ont longtemps appréhendé ces sociétés comme systèmes (la parenté, l'économie, les échanges, la cosmogonie, les rituels, la littérature orale, etc.), au détriment des dynamiques historiques et de la spécificité régionale. Sans être niées, les relations avec les populations bantouphones étaient rangées dans la rubrique des « changements », lesquels seraient consécutifs à l'impact de la colonisation de l'Afrique australe. Dès lors, l'arrivée des Bushmen dans l'histoire ne saurait être imputée qu'à l'arrivée des groupes bantouphones, puis des colons blancs ; l'histoire des Bushmen n'existerait pas avant celle des rapports de domination.

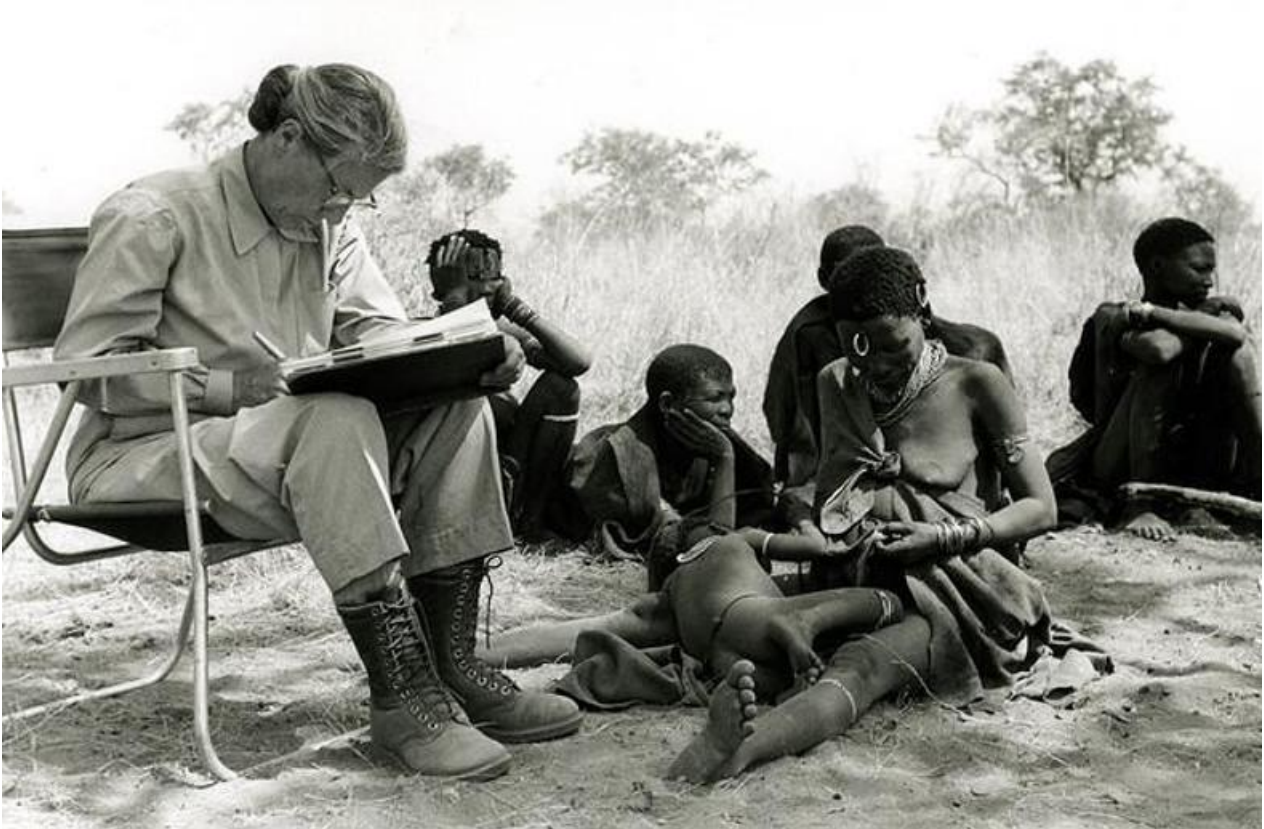


L'anthropologie trouve parfois renfort dans la science : Les origines de l'humanité pourraient être enfin localisées dans l'Ituri et le Kalahari, (la localisation en Afrique varie pourtant au rythme des découvertes de fossiles) là où vivent les deux plus emblématiques populations de chasseurs-collecteurs : les Pygmées et les Bushmen. On aurait identifié Eve, la mère de l'humanité : elle serait Bushman. Une équipe de généticiens américains serait parvenue à distinguer les Jul/hoan par leur matériel génétique de tous les autres groupes bushmen ; il s'agirait d'un « lignage ancien et séparé ». Les Jul/hoan

seraient dès lors le peuple le plus ancien du monde. Les résultats de ces études peuvent laisser sceptiques. Selon d'autres généticiens les ethnies africaines sont trop mobiles et trop brassées génétiquement pour conclure aussi vite l'origine géographique de l'Homo-Sapiens.

« Depuis des siècles, les représentations que se fait la société européenne (et plus généralement « occidentale ») des populations rencontrées au cours de son expansion alimentent la perception de son propre passé. Il nous semble en effet naturel de penser que les « primitifs » côtoyés lors des voyages de découvertes ou étudiés par les chercheurs de terrain ont quelque chose à nous apprendre sur nos ancêtres. La distance spatiale serait en somme un bon étalon de la distance temporelle. De façon avouée

Beaucoup de populations du monde ont sans doute permis de porter remède au sentiment d'un passé trop vite passé : à l'instar d'un Leo Frobenius, l'anthropologue n'éprouve-t-il pas toujours, à quelque degré, la tentation d'aller trouver chez l'autre un parfum d'Atlantide – des gestes, des coutumes, des pratiques, quelque chose de nous-mêmes qui allait



s'évanouir à jamais ? Plus que d'autres, certaines populations du monde ont paru susceptibles

de soigner notre nostalgie des origines. Les Fuégiens, les Tasmaniens et les Khoesans en font partie, sans doute au premier chef. Comme si ces populations des extrémités américaine, australienne et africaine, les plus éloignées de nous par la géographie, étaient les plus à même de nous ramener à nos premiers temps, parce qu'elles seraient les plus éloignées de nous par l'histoire

Anthropologie physique, comportements éthiques ou économiques, pratiques artistiques, religiosité et cognition ; ce ne sont là que quelques déclinaisons d'une comparaison récurrente et apparemment fructueuse entre notre passé ancien et des groupes humains qui paraissent être des reliques vivantes de la préhistoire



Il n'en demeure pas moins que la grande diversité des systèmes sociaux observables, leur plasticité à travers le temps et notre inclination fréquente à rechercher des explications globales parfois fondées sur des disciplines connexes mal maîtrisées (la génétique des populations, les neurosciences, l'éthologie animale par exemple) devraient être autant d'incitations à suspendre



a priori son jugement face à la « boîte à outils » comparatiste. À cela s'ajoute une autre raison : la facilité avec laquelle nous nous tournons toujours vers les mêmes populations, en fort petit nombre, et notamment vers les populations du sud de l'Afrique, devrait nous alerter sur le fait que ces groupes nous renseignent peut-être d'abord sur nos propres représentations des sociétés passées et sur nos propres critères de définition de l'authenticité des sociétés actuelles. » François Xavier FAUVELLE-AYMAR. L'AILLEURS ET L'AVANT. L'HOMME 2007

Il existe donc un mythe bushmen ou plutôt des mythes qui ont varié suivant en cela les vicissitudes de l'histoire : la transformation des Bushmen de « sauvages brutaux » (selon la perception prédominante aux XVIII^e et XIX^e siècles) en « gens sans méchanceté » (au XX^e siècle). Ces représentations changeantes révèlent non pas seulement une évolution des idées occidentales ou de la société bushman dans son ensemble, mais aussi

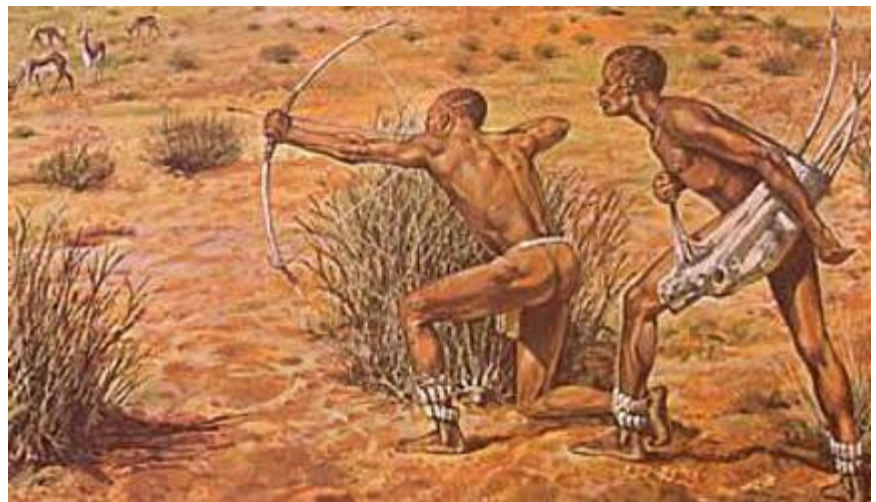
des expériences différentes de rencontre avec les Bushmen au cours du temps. Ainsi l'image du « sauvage brutal » fait-elle la part belle à l'idée d'un chasseur habile, rusé, violent envers l'étranger. Si de telles représentations possèdent une part de vérité historique, ce n'est pas tant parce qu'elles illustrent un fait propre à la société bushman comme telle, que parce qu'elles renvoient au contexte de confrontation violente sur la zone frontalière lors de la colonisation de l'Afrique australe par les Blancs (on peut se reporter à l'article précédent concernant l'extermination des /XAN). Les Blancs tuaient les Bushmen par distraction, les pourchassaient dans les zones montagneuses de



l'intérieur, en faisaient leurs esclaves. Ils diffusèrent des maladies telles que la variole, la rougeole et la syphilis, et prenaient possession de terres qui avaient été exploitées depuis des millénaires par les Bushmen pour la chasse et la collecte. Les Bushmen ripostaient par des actions violentes dans les régions de montagnes de l'Afrique du Sud et du Lesotho, suscitant une image négative et violente d'eux-mêmes.

« L'image des Bushmen dans la représentation occidentale est le produit de siècles de contacts.

C'est une image changeante, parce que la société bushman, comme la société occidentale, a subi de profondes mutations durant cette période. La transformation de cette image est intéressante et importante autant pour ce



qu'elle nous apprend sur la société bushman que, plus significativement peut-être, pour ce qu'elle révèle sur la culture et les valeurs de l'Occident. Au demeurant, si l'image a fondamentalement évolué, essentiellement en passant d'une valeur négative à une valeur positive, les stéréotypes séculaires présentant les Bushmen comme « primitifs » et « naturels » ont, eux, perduré. Les Bushmen ont, de fait, longtemps renvoyé à l'Occident une image de lui-même, si bien que cette image se modifie à mesure que l'Occident change. » op.cite

La colonisation vit les Européens au XIXe siècle, se considérer comme race supérieure à tous les autres peuples, non pas simplement en tant que détenteurs d'une technologie plus avancée et d'institutions gouvernementales plus « éclairées », mais



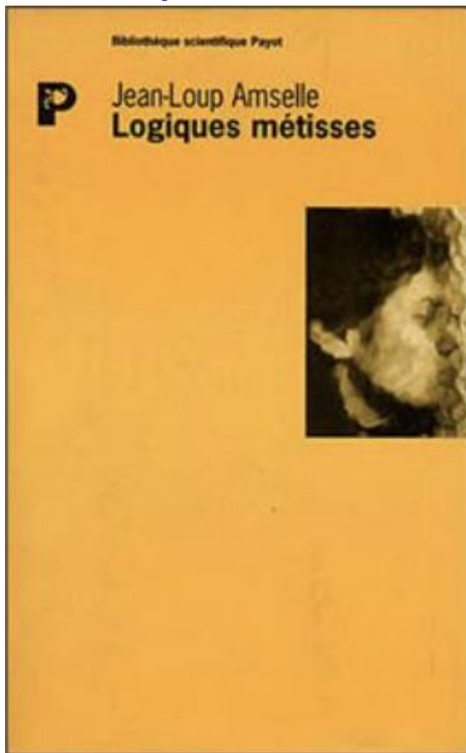
aussi sur de critères biologiques. Les différences biologiques entre les peuples furent donc mises en exergue. Dans le cas des Bushmen, la faible stature, les cheveux en « grains de poivre » et la stéatopygie (développement graisseux des fesses) furent dénigrés comme autant de caractéristiques propres aux branches « inférieures » de la race humaine. Ainsi, nombreux furent ceux, à commencer par Sara Baartman, une femme khoekhoe, qui furent exhibés en Europe comme des « monstres », des « monstres » censés être représentatifs de leurs peuples respectifs. Sara

Baartmar également connue sous le nom de « **Vénus hottentote** », fut exhibée à Londres partir de 1810 environ, et quelques années plus tard à Paris, où elle mourut et où son corps devait rester en tant que pièce de musée. (Sa dépouille fut récemment restituée à l'Afrique du Sud après bien des débats et hésitations).

L'image positive contemporaine entretient cependant une continuité avec l'image ancienne sur un aspect essentiel : le Bushman doit rester primitif, même s'il a acquis désormais le statut de « bon sauvage ». La stigmatisation négative va alors paradoxalement frapper les bushmen « domestiques », ceux qui, sédentarisés, ne sont plus chasseurs-cueilleurs, (ou ne l'ont jamais été) mais pisteurs, travailleurs agricoles, domestiques, auraient ainsi dégénéré. Ils sont à distinguer des survivants qui préservés par l'aridité du Kalahari, seraient demeurés, « purs », un des fantasmes de l'anthropologie (cf. les articles : « Quand Les Dogons Doivent Ressembler Aux Dogons »). On peut parfaitement appliquer aux Bushmen ce que J.L. AMSELLE écrit des Peuls :

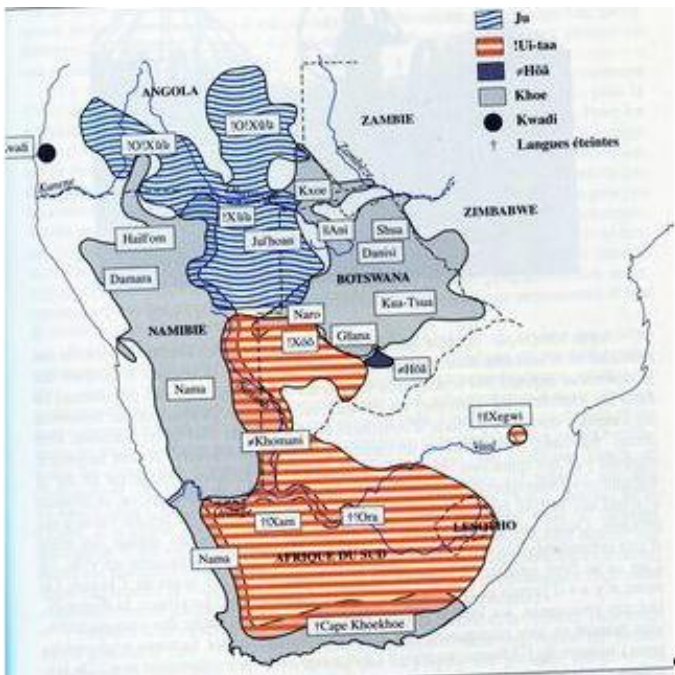


« L'identification du Peul pur prend ainsi la forme d'une longue course-poursuite qui commence au XIXe siècle avec les anthropologues Or elle se poursuit de nos jours, certains anthropologues n'hésitant pas à utiliser les données craniométriques ou à postuler une continuité entre les



Le Peul pur, le vrai Peul, c'est le Peul nomade rouge, Bodaado aux cheveux laineux qui se considère pratique le pulaaku, c'est-à-dire la manière de se comporter en Peul. Celle-ci, sorte de conatus spinoziste, se caractérise par la résignation l'intelligence, le courage mais surtout la retenue ou la réserve). Les trois premières valeurs, comme le fait remarquer M. Dupire, se retrouvent dans bien d'autres sociétés africaines mais on peut en dire autant de la dernière. Ces valeurs sont le propre de toutes les sociétés aristocratiques d'Afrique de l'Ouest, qu'elles soient sédentaires ou nomades. Elles ne sauraient véritablement définir une spécialité peule. Si, lorsqu'il est nomade, il est déjà difficile d'identifier le Peul autrement que par sa langue - elle-même extrêmement dialectisée - la tâche est encore plus complexe lorsque l'on se trouve face à des Peuls païens semi-nomades ou sédentaires. » J.L. AMSELLE. LOGIQUES METISSES. PAYOT.

Le nom bushman véhiculerait donc une « Idée platonicienne » immuable, à l'instar des Peuls. En fait il est paradoxalement le produit d'une histoire largement contingente et fabriquée en partie par nous. Une histoire, au final, qui pourrait bien être en train, seulement aujourd'hui, de mettre au monde le sentiment commun d'« être bushman ». Naît-on ou devient-on bushman, est-ce l'affaire d'une vie d'homme ou de la longue histoire ? Cela se lit d'abord dans l'histoire d'un nom Le terme Bushmen, singulier Bushman, dérivant du néerlandais Bosjesmans et signifiant littéralement « hommes du

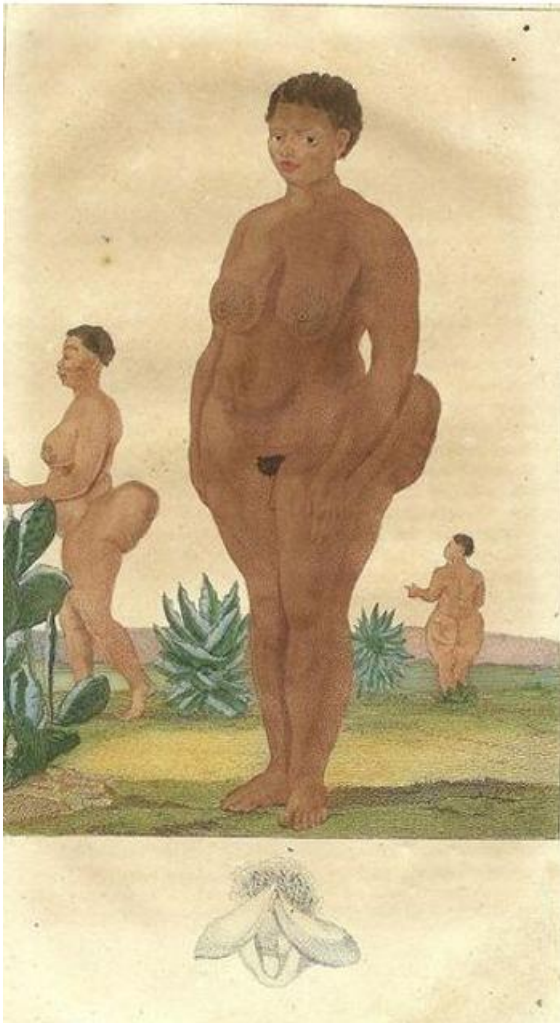
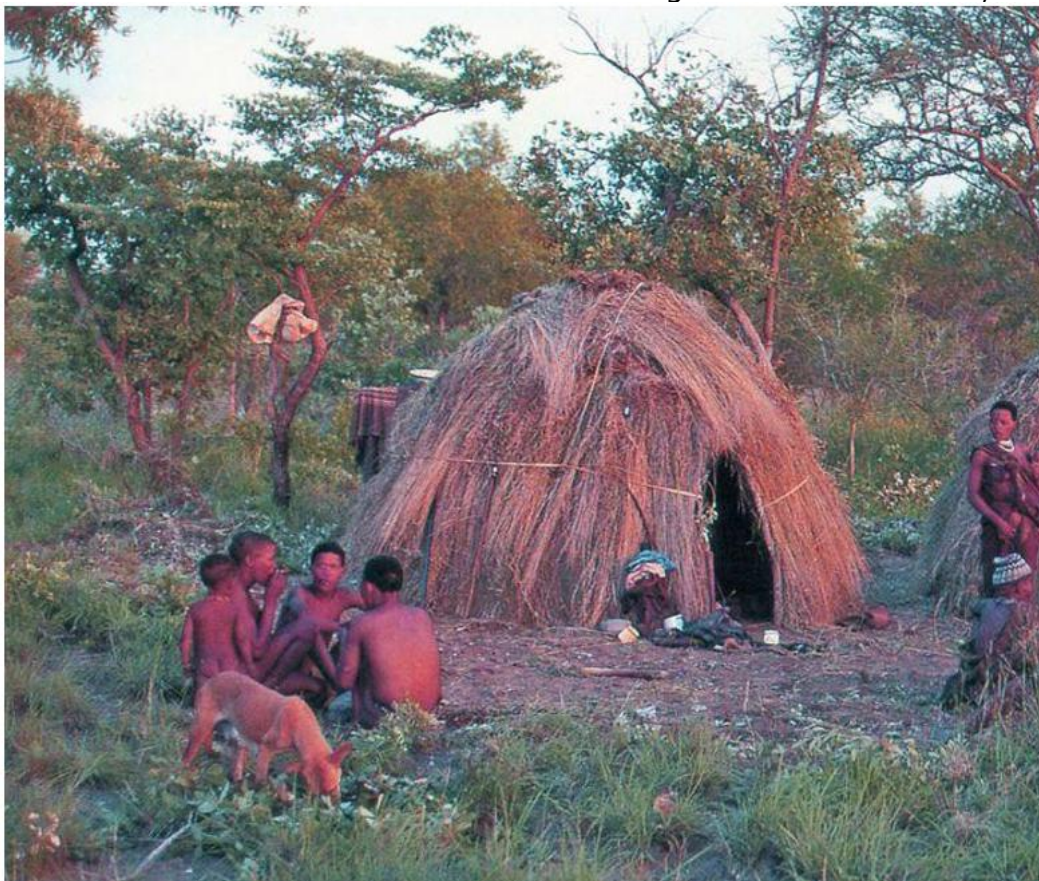


bush, hommes de la brousse », a son équivalent dans la plupart des langues européennes, Bochimans ou parfois Boschimans en français. Bochimans est largement tombé en désuétude, face à l'utilisation massive du terme Bushmen dans la littérature spécialisée et compte tenu également du fait que ce terme est le seul (avec son doublon afrikaans Boesmans) à avoir véritablement valeur d'ethnonyme en Afrique australe. Ce nom néerlandais dérive probablement de Bosmanneken, traduction littérale du mot orang-outang emprunté par les Néerlandais au malais, langue d'Indonésie où le primate était désigné comme un « homme de la forêt ». Importé au Cap de



Fig. 1. — Femmes Hottentotes actuellement exhibées au Jardin d'Acclimatation de Paris. (D'après une photographie.)

Bonne-Espérance, le mot devient d'abord un sobriquet servant à désigner différents groupes repérés par les colons et qui leur paraissent mériter une dénomination à part. Ce terme apparaît au Cap à la fin du XVI^e siècle et désigne alors tous ceux qui ne possèdent rien, ni territoire fixe, ni chefs, ni bétail, ni même maisons. Il permet d'opposer deux groupes autochtones, d'un côté les Hottentots, dont l'organisation socio-politique est structurée et que les colons peuvent assimiler, de l'autre côté, les Bushmen, sauvages et prédateurs, insaisissables, et par conséquent dangereux. Ces derniers forment en quelque sorte une catégorie par défaut, puisque toutes sortes de « gueux » peuvent y être inclus, dès lors que leur mode de vie échappe à la compréhension des colons. Ainsi, des Hottentots ayant perdu leurs troupeaux et vivant de rapines deviennent-ils des Bushmen. Sans territoires ni chefs, ils ne sont pas considérés en tant que « société », mais tout juste comme des hommes vivant dans et de la brousse, etc. À ce stade, le terme de Bushmen permet de regrouper au sein d'une même catégorie à usage pratique tous les groupes « hottentots », quelle que soit par ailleurs leur disparité culturelle, qui manifestent une apparente haine de la civilisation ou sont réputés vouloir l'extermination des colons et de leurs familles. Le terme va se transformer et se figer pour devenir à la fin du XIX^e siècle une catégorie ethnique, voire raciale, qui désigne un peuple unique de chasseurs-collecteurs entretenant un rapport intime avec l'environnement, de « bons sauvages » dirait Rousseau, vivant en harmonie



avec la nature. On en arrive à une société idéale, utopique, fondée sur des relations égalitaires ; une société d'avant les rapports de domination, de classes, de compétition économique ; une genèse dans laquelle chacun aimerait se reconnaître.

Quant aux anthropologues, ils ont utilisé le terme « Bushmen » jusqu'à ce que, dans les années 1960, les membres du Harvard Kalahari Research Group le considèrent comme connoté négativement. Afin de faire droit à des revendications terminologiques le Botswana, où vivent aujourd'hui la majorité des Bushmen, utilise officiellement le terme BASARWA (singulier Mosarwà), tandis que le terme SAN a trouvé crédit en Namibie et en Afrique du Sud.



La problématique de la dénomination générique (Bushman ou San ?) en recouvre une autre au cœur des débats anthropologiques récents : peut-on parler d'une ethnie et d'une conscience autochtone ? **Comment les groupes bushmen se dénomment-ils eux-mêmes ?** Les groupes ont bien un nom propre mais en reçoivent un autre des populations voisines. La situation est complexe et n'a encore jamais fait l'objet d'une analyse complète et détaillée.

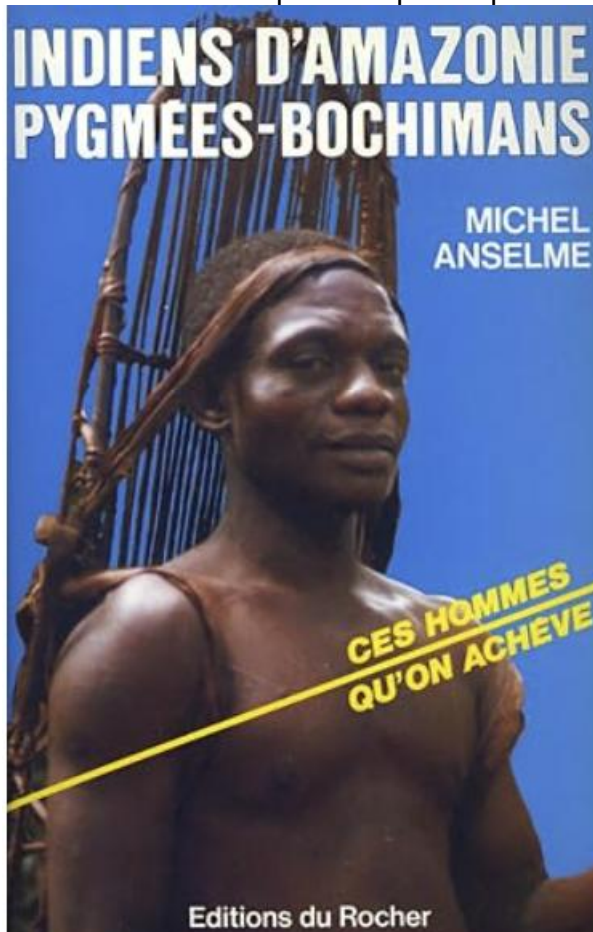
Les groupes bushmen, loin de se penser dans une perspective unitaire, se nomment tantôt en référence à des lieux, à des régions, voire des axes cardinaux et à des animaux chargés de puissance ou tantôt se définissent en stigmatisant leurs voisins. Des termes péjoratifs sont donc utilisés par certains groupes pour en désigner d'autres, qui témoignent de relations de domination. L'ethnonyme nharo (ou naro) proviendrait d'un terme qui signifie « subordonné » ou « soumis »

De péjoratif, il a été revalorisé pour devenir le seul utilisé aujourd'hui par ce groupe.

La dénomination des groupes établis dans la région d'Omaheke (Namibie) frontalière à celle de Ghanzi (Botswana) présente des situations tout à fait éclairantes. Les divers groupes bushmen qui y vivent, Jul'hoan, Nharo et /Auleisi, se dénomment et dénomment leurs voisins, les uns par rapport aux autres et suivant des critères géographiques. Ainsi, dans les langues nharo et Jul'hoan, le terme au signifie « nord » ; les /Auleisi sont donc les « gens du nord ». Dans ce contexte, les termes sont relatifs et géographiquement orientés. Ils se justifient uniquement par référence aux autres groupes bushmen, en opposition avec le centre géographique et politique des locuteurs eux-mêmes.

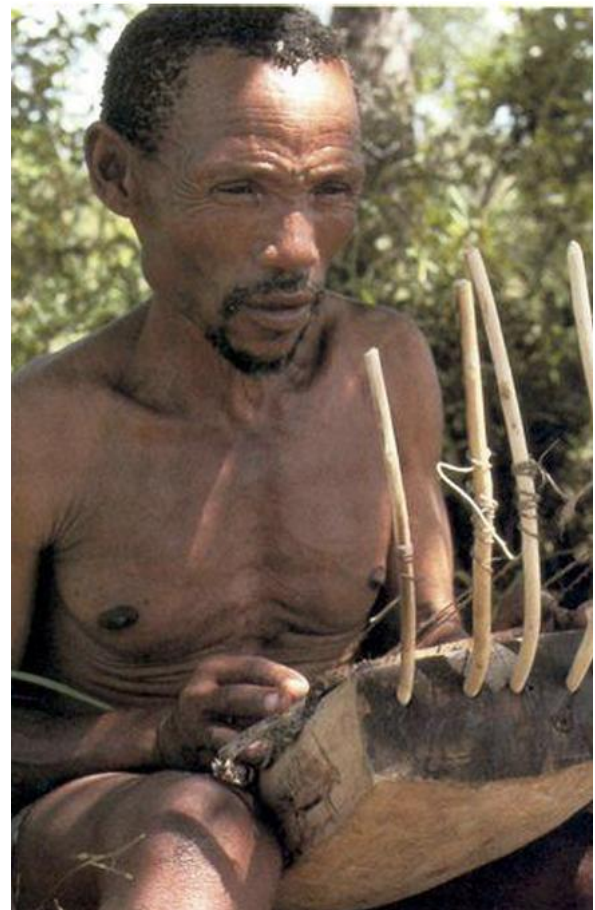
Il reste aujourd'hui que le terme générique s'il donne encore une illusion d'unité devient un instrument de lutte pour qui veut faire avancer de concert la cause de la minorité « autochtone » bushman et la prise de conscience d'une identité collective. la catégorie de Bushmen n'a donc pas libéré toutes ses potentialités historiques en désignant désormais une identité à faire exister dans l'avenir

Comme déjà dit ces Bushmen sont pourtant vus comme un peuple hors d'âge, sans histoire, présentant les traits de l'homme « naturel » qui n'a pas encore été touché par les maux de l'Occident ou des autres civilisations « avancées ». il participe ainsi de l'autocritique occidentale conduite, notamment au XVIIIe siècle, à partir de notions comme l'« homme naturel » ou l'« homme sauvage » (ROUSSEAU) comme de la désillusion contemporaine provoquée dans ces sociétés par le sur-développement



technologique, la sur-industrialisation et les déchirures de la guerre .d'où l'idéalisation de de la société bushman que l'Occident peut considérer comme enviables : un égalitarisme social, une volonté de consensus, une éthique du partage et un mode de vie perçu comme proche de la nature. Le texte suivant partant d'une intention bienveillante et généreuse à l'égard de ces peuples, et d'inquiétude pour leur survie, s'appuie pourtant sur les composantes du mythe, dont on verra plus loin qu'il est contredit en partie par une histoire réelle plus complexe

« Ce qui reste de ce petit peuple est exemplaire. Il est le premier occupant du sud de l'Afrique. Il a cependant une morphologie asiatique. Il vit à l'âge de pierre et partage avec les Esquimaux la particularité de supporter les conditions climatiques les plus rudes de la planète. Il s'est adapté à la sévérité de l'environnement, au point de savoir vivre sans eau ! Nomade, il constitue l'une des huit ou dix dernières populations à vivre encore uniquement de la chasse. Après avoir survécu quelque deux ou trois millions d'années sans se transformer notablement, il disparaît



aujourd'hui sous nos yeux. Non qu'il ne sache plus surmonter ses conditions de vie redoutables, mais du fait que notre civilisation scintille de plus en plus près de ses portes et qu'il vient, volontairement, se brûler à ses feux. D'ores et déjà il est en marche vers l'occidentalisation irréversible. Deux ou trois millions d'années l'en séparent, mais elle n'est plus qu'à dix jours de marche !



Le rempart du désert est tombé, et la terre continue de tourner. L'aventure n'est cependant pas sans importance, pas seulement un peuple de plus qui meurt, la période qui s'achève, c'est l'homme du paléolithique qui -s'éteint... et personne n'écoute ce qu'il aurait son dernier souffle !

Je ne pouvais me défaire de l'idée qu'ils étaient là, comme l'avaient été les plus anciens ancêtres, accrochés comme eux à la vie avec un tel acharnement en dépit de conditions pratiquement insurmontables, qu'on pouvait imaginer qu'ils en avaient, eux-mêmes, directement transmis la flamme. Ayant survécu aux agressions d'une implacable nature pendant plus de deux millions d'années, leur victoire sur la disparition de l'espèce ne manquait



pas d'être émouvante et admirable. Je leur étais reconnaissant d'avoir su s'accrocher aux principes simples grâce auxquels ils avaient sauvé, jour après jour, le fil mince et fragile de la continuité de l'homme. Nous ne sommes jamais que le résultat des privations accumulées par ceux qui nous ont précédés.

Qu'allait-ils devenir maintenant ? Le pronostic était facile : sur les huit sous-groupes, six ont déjà abandonné la vie ancestrale et quitté le bush pour les fermes ou les réserves. Alors que cinquante-cinq mille Bochimans vivaient encore de façon traditionnelle il y a moins d'un siècle, on ne peut guère en compter, aujourd'hui, plus de huit cents : quelques K'ong et quelques Gwi/Kué. Mais on peut dénombrer soixante mille descendants de Bochimans qui ont adopté le mode de vie des Tswana, et qui, avec eux, travaillent pour les fermiers dans la région de Ghanzi. Dilués dans la

population noire, ils sont devenus citoyens au Botswana et ils en ont adopté les usages les habitudes. Les mariages mixtes se multiplient avec les Tswanas, et les Bochimans intégrés commencent à parler leur langue. Ayant acquis un langage commun, ils commencent à se marier entre sous-groupes. A la vitesse à laquelle se produit l'intégration, il est vraisemblable que dans cinq ans au plus il n'y aura plus aucun Bochiman traditionnel dans le bush. Très bientôt les derniers à leur tour se rapprocheront de Ghanzi. Ils loueront leur travail à quelque pionnier qui ne manquera ni de courage ni de grandeur. Simplement, il viendra d'un autre monde, avec d'autres idées. Il élèvera des vaches par milliers, s'appliquant à les nourrir et à les soigner. Il sera l'un de ceux dont le Bochiman ne peut s'empêcher de constater l'évidente folie : « Il nourrit la viande ! » Sommet de l'invraisemblance ! Puis ils se fondront parmi les descendants de leurs aïeux qui s'y sont déjà dilués. Ils entreront dans le Système. Leurs enfants iront à l'école. Ils apprendront à compter au-delà de trois. Ils oublieront le poison du diam-Dhidia, la scarification des femmes et la danse de l'élan.

Un ancêtre de plus sera mort ! Mais la disette sera écartée et l'aveugle ne sera plus laissé en chemin, attendant que le soleil mette un terme à sa soif. Le vieillard et l'impotent pourront attendre une mort plus naturelle. ». CES HOMMES QU'ON ACHEVE. MICHEL ANSELME. ED DU ROCHER



PUBLIE EN 2012